Collet, I. et Dayer, C. (dir.) (2014). *Former envers et contre le genre*

Louvain-la-Neuve : De Boeck, coll. « Raisons éducatives », 300 p. ISBN : 978-2-8041-8924-2

Virginie Blum

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rechercheformation/2413>

DOI : 10.4000/rechercheformation.2413

ISSN : 1968-3936

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2015

Pagination : 121-122

ISBN : 978-2-84788-846-1

ISSN : 0988-1824

Référence électronique

Virginie Blum, « Collet, I. et Dayer, C. (dir.) (2014). *Former envers et contre le genre* », *Recherche et formation* [En ligne], 78 | 2015, mis en ligne le 30 mars 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rechercheformation/2413> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rechercheformation.2413>

Collet, I. et Dayer, C. (dir.) (2014)

Former envers et contre le genre

Louvain-la-Neuve : De Boeck, coll. « Raisons éducatives », 300 p.

ISBN : 978-2-8041-8924-2

Former envers et contre le genre. Le sens de la formule interpelle, *a fortiori* avec les débats et polémiques particulièrement actuels sur le sujet. Isabelle Collet et Caroline Dayer – les coordinatrices – posent en introduction les principaux jalons de ce qu'est le genre, restituant ainsi une synthèse de différentes notions utilisées dans le cadre du domaine éducatif. Plusieurs questions sont alors ouvertes (p. 19) :

« Quels paradoxes émergent des débats sociétaux et politiques contemporains sur le genre ? En quoi traversent-ils directement les questions d'éducation-formation ? Des contextes scolaires et universitaires aux parcours de formation, de la socialisation primaire à l'incorporation de normes professionnelles, des démarches de recherche à la construction des savoirs, de quelles façons le genre se déploie-t-il ? De quelles manières est-il débusqué et déjoué ? Quels sont les principaux obstacles à dépasser et les ressources à disposition pour créer ? »

Onze contributions de chercheur-es français-es et suisses, de différentes disciplines, investissent ces questions en abordant conjointement les logiques de domination et de résistance au genre à la croisée de trois perspectives : institutionnelle, élève et enseignante.

On trouvera tout d'abord une approche de l'émergence et des usages du genre dans les institutions d'éducation-formation. Éric Fassin ouvre cette partie en examinant, de façon particulièrement stimulante, les politiques du genre – ses contre-offensives (« la Manif pour tous », « la-théorie-du-gender ») comme son histoire scientifique. On saisit alors que « le genre n'est pas subversif "par nature". Selon les usages qu'on en fait, il peut participer d'une logique critique ou normative » (p. 40) et l'auteur d'ouvrir sur la question de la « démocratie sexuelle » (Fassin, 2005) dans le champ de l'école. Caroline Dayer nous propose ensuite une « épistémologie du plafond et du plancher » (p. 63) afin de penser le monde académique, tant l'université participe de la division sexuelle du travail professionnel et familial, aux niveaux intrapersonnel, interpersonnel et

sociétal. Farinaz Fassa conclut cette première partie sur les pratiques d'enseignement en matière d'éducation à l'égalité entre les sexes. Elle montre ainsi que ces pratiques, à partir du cas des enseignant-es romand-es, procèdent à la fois de savoirs savants (acquis au cours de parcours de formation) et de savoirs d'expérience, « les enseignant-es qui ont indiqué avoir subi une discrimination à cause de leur appartenance sexuelle [conduisent] à dire qu'elles et ils abordent plus souvent que les autres le comportement des filles et des garçons » (p. 83). À cette issue, on peut notamment comprendre comment l'école, les savoirs, normes et valeurs qu'elle véhicule, tiennent pour beaucoup à la position et au vécu des acteur-es impliqué-es.

Puis, dans la deuxième partie, ce sont les façons de se construire dans une société genrée qui sont abordées au prisme de trois types de rapports.

Rapport au savoir. À partir d'une analyse de la construction d'Angela Davis comme intellectuelle et philosophe, on poursuit avec intérêt les propos de Nassira Hedjerassi qui nous fait ainsi découvrir « la période de l'enfance et de la jeunesse de cette [figure canonique du féminisme noir américain] pour essayer de comprendre ce qui a rendu possible "l'impossible" » (p. 89-90).

Rapport au corps. Véronique Czaka s'applique à mettre en jeu les « curricula cachés et visibles » (p. 124) en éducation physique, contextualisant ainsi la « fausse évidence » de l'échec scolaire des filles dans cette matière. On saisit à travers son étude de manuels d'éducation physique comment se construit et s'aménage l'idée d'une différence et d'une infériorité naturelle du corps féminin par rapport au corps masculin. Nadia Lamamra interroge quant à elle la place du corps en situation de formation professionnelle en alternance. Elle y montre comment les normes de genre permettent de se « placer », soit par leur reproduction, soit en affirmant leur transgression.

Rapport à l'humour. Le texte d'Isabelle Collet nous invite à une lecture dynamique du rire et de l'humour dans la classe, rendant compte d'un processus de subjectivation particulier. « Les filles ont la particularité de rire aux plaisanteries qui les ciblent. Ces rires leur permettent de sauver la face, participant à l'illusion qu'elles ne sont pas réellement insultées par des propos qui ne sont pas réellement sexistes. » (p. 146). La capacité d'agir des filles ne saurait être réduite à des

pratiques oppositionnelles, de désobéissance ou de résistance ; celle-ci s'exprime dans une certaine ambivalence, d'autonomisation en même temps que de « loyauté » au genre (Amari, 2012).

Enfin, la troisième partie traite des paradoxes de l'éducation-formation selon trois lieux de socialisation. Cette réflexion est engagée par Anne-Françoise Praz et Christian Schiess qui abordent la question du scoutisme. L'article dévoile les ressorts de cette véritable entreprise pédagogique, son évolution après la Première Guerre Mondiale entre naturalisme et progressisme, « en tenant sérieusement compte des rapports de force qui traversent la société dans son ensemble » (p. 191). Gaël Pasquier enchaîne sur les enseignant-es face aux injures homophobes à l'école primaire et note la relative absence de cette problématique dans la recherche. L'auteur montre avec subtilité toute l'ambiguïté qui est entretenue avec ces insultes. Les enseignant-es « n'y réagissent pas de façon identique, certaines et certains faisant même parfois le choix, consciemment ou non, de ne pas y répondre » (p. 214), ce qui soulève des interrogations quant au pouvoir des mots au sein du champ éducatif. Le chapitre suivant consiste en une analyse des interactions non-verbales en classe d'éducation physique. L'analyse très fine des relations didactiques, des éléments tenus qui s'y passent, enrichie par des illustrations, nous a séduite. Dotées d'une méthodologie adaptée, Martine Vinson et Chantal Amade-Escot font ressortir pour les filles, des « milieux didactiques [qui] deviennent de plus en plus fermés [et] une mésogénèse ne laissant que très peu de place pour développer, sous leur propre responsabilité, une activité expérientielle » (p. 240). A contrario, pour les garçons, « il en résulte des milieux didactiques plus ouverts, dont [ils], y compris les plus faibles, semblent se saisir plus facilement. Ainsi une plus grande autonomie est proposée, ce qui leur laisse le temps et leur offre un topos leur permettant de mener des apprentissages expérientiels » (p. 240). Les auteures concluent en invitant à reconsidérer « l'impensable du genre » pour les sciences didactiques. Valérie Oporiol clôt cette dernière partie en s'intéressant à des enseignant-es qui prennent l'initiative de faire entrer la perspective de genre dans leur cours. On retient notamment que cette démarche, bien que prescrite dans les plans d'études officielles, procède avant tout d'une prise de conscience personnelle, faisant

ainsi écho aux propos de Farinaz Fassa dans la première partie.

Malgré l'inégale facture des contributions, ce volume réussit à exposer des diagnostics riches d'empirie, au plus grand bénéfice du lecteur-e, sur les dynamiques de domination, d'inégalité et de transgression de genre, sans jamais se réduire à une « affaire de femmes ». Des contributions variées qui éclairent également des démarches méthodologiques intéressantes pour mettre en perspective sexisme et hétérosexisme, racisme et classisme. La postface de Nicole Mosconi nous offre une synthèse éclairée à la question de savoir comment former envers et contre le genre. Plusieurs réponses sont proposées et enrichissent l'espace de débat, d'analyse et d'élaboration collective récemment ouvert sur ce que pourraient être une transmission et une pédagogie féministes (Blanchard *et al.*, 2005 ; *Travail, genre et sociétés*, 2014).

Virginie Blum

université Lumière-Lyon 2,
centre Max-Weber (UMR 5283)

Muller, A. et Plazaole Giger, I. (2014)
Dispositions à agir, travail et formation
Toulouse : Octarès, 195 p.
ISBN : 978-2-366-30033-8

S'inscrivant dans le champ de l'analyse de l'activité, les auteurs de cet ouvrage collectif traitent des *dispositions à agir* et du rôle qu'elles jouent en formation et au travail. Si les auteurs approchent et définissent de manière différente la « disposition à agir », ils convergent vers la définition générale suivante : une disposition à agir est une *tendance à agir* d'une certaine manière, qui se manifeste avec une *certaine régularité* dans *certaines circonstances*. Les auteurs recourent à cette notion pour rendre compte du double aspect de l'activité humaine qui manifeste toujours à la fois de la permanence et du changement, à la fois de la régularité et des ruptures. Pour eux, une disposition à agir est la face stable de l'action, mais cette face stable n'opère pas comme une force qui détermine ou contraint l'action de *l'extérieur*. Elle opère comme un *potentiel intérieur* à l'action qui peut se réaliser ou pas, ce qui laisse la voie ouverte à l'invention dans l'action, mais tout autant à la transformation des dispositions elles-mêmes. Dans cette optique, ils considèrent que les savoirs, capacités, connaissances, etc., ne